

L'exposition « Champlitte Jicaltepec/San Rafael, l'écart absolu » rend hommage à l'ensemble des voyageurs d'hier et d'aujourd'hui qui ont créé les liens indéfectibles qui unissent le Mexique et la Haute-Saône.

Il y a 180 ans...

Des Haut-Saônois, du secteur de Champlitte notamment, ont courageusement décidé de traverser l'océan Atlantique afin de rejoindre les rives du Golfe du Mexique. Les gelées successives qui provoquaient alors d'importants dégâts, et des conditions de vie très difficiles ont contraint une centaine de personnes, en 1831, puis cent vingt autres en 1835, de quitter la Haute-Saône.

En 1829, Stéphane Guenot fut le premier d'entre eux à s'installer au Mexique. Il avait alors la volonté de vivre une aventure humaine loin de sa Haute-Saône natale et de créer une société proposant/offrant une vision différente du monde inspirée par Charles Fourier. Penseur atypique et complexe du début du XIX^e siècle, Charles Fourier a consacré sa vie et son œuvre à l'écriture théorique de sa cité idéale, son harmonie. Nombre de ses contemporains vont reprendre ses idées et tenter de les mettre en application.

Après une très longue traversée, nécessitant ténacité et courage, les migrants haut-saônois fondèrent une colonie tout d'abord à Jicaltepec, puis quelques années plus tard sur l'autre rive du fleuve Nautla. Ils bâtirent un nouveau village dénommé San Rafael.

L'histoire de cette communauté est marquée d'épreuves, et c'est non sans heurts qu'elle s'est définitivement intégrée dans son pays d'accueil, qui est devenu intimement le leur.

Depuis 30 ans...

Des liens quasiment éteints avec la France se sont progressivement renoués, aboutissant en 1986 au jumelage entre San Rafael, Jicaltepec, et le département de la Haute-Saône.

Ce jumelage a permis de voir émerger des initiatives portées par le Département dans les domaines agricole, culturel, linguistique, patrimonial, qui sont autant d'expériences fructueuses et stimulantes pour l'avenir.

Ce long processus, ce parcours imprévisible inspire Simon Faithfull et Benoît Huot dont les œuvres contemporaines trouvent une incroyable résonance dans notre histoire.

L'œuvre contemporaine de Simon Faithfull, le projet *Ice Blink*, renvoie très justement au voyage en mer, au mouvement répété et infini de l'eau. Ces vidéos permettent de plonger les visiteurs au sein d'un voyage, d'une immersion entre mer et terre.

S'arracher à sa terre natale pour migrer au-delà des mers et des océans est une décision courageuse souvent désespérée mais qui repose sur l'espoir d'une vie meilleure.

Benoît Huot, artiste graylois, nous dévoile ainsi son univers magique et mystique à travers une succession d'œuvres contemporaines. Fasciné par l'épopée haut-saônoise du XIX^e siècle, il a laissé libre cours à son imagination pour créer sur mesure des œuvres rendant hommage ainsi aux trente années du jumelage et à la culture mexicaine.

L'histoire qui lie la Haute-Saône et le Mexique s'inscrit dans le temps, et ne cesse de s'écrire...

SOMMAIRE

Introduction	10
DE L'UTOPIE À LA RÉALITÉ	
Pierre-Luc Abramson, <i>Quelques considérations sur l'immigration française en Amérique latine au XIX^e siècle</i>	13
Jean-François Campario, <i>Quoi de neuf, Mr Guenot ?</i>	22
Antonio Neme Capitaine, <i>Les Réalisations de Guenot au Mexique</i>	39
Emmanuel Guigon, <i>Le Christophe Colomb de l'harmonie</i>	51
– Focus sur l'œuvre de... Marguerite Syamour par Julie Chevaillier	57
Louis Ucciani, <i>Le Sourd, la femme et l'écolier</i>	60
– Focus sur l'œuvre de... Jean Gigoux par Julie Chevaillier	64
Julie Chevaillier, <i>Des statuts de la Compagnie franco-mexicaine de 1833 aux théories fouriéristes</i>	67
Frédéric Spagnolli, <i>Un exemple de migration au Mexique : le Trentin</i>	87
FIGURES DE RENCONTRES	
Jean-Christophe Demard, <i>Ma rencontre avec le Mexique</i>	93
Noël Barbe et Aurélie Dumain, en collaboration avec Antonio Neme Capitaine, <i>Passerelles. « Et les murs renversés deviennent des ponts »</i>	98
VISIONS D'ARTISTES	
Elisa Ganivet, <i>Artistes et migrations : tour d'horizon des territoires israélo-palestiniens et nord américains</i>	119
Lola Cindric, <i>Le Rapport à l'autre</i>	128
Isabelle Renard, <i>Barthélémy Toguon, une écriture plastique de l'exil</i>	130
– Focus sur l'œuvre de... Simon Faithfull par Julie Chevaillier	134
Bernard Plossu, <i>Retour à Mexico... 1970</i>	141
Emmanuel Guigon, <i>Retour à Mexico</i>	153
Ivan Alechine	155
Gilles Ragot, <i>Le Corbusier, la ferme et le village radieux</i>	168
Claude-Rose Peltrault, <i>Benoît Huot : Au-delà du visible</i>	182
– Focus sur l'œuvre de... Bruno Catalano par Emeline Bourdin	193
Louis Ucciani, <i>Parcours Fourier</i>	196
– Focus sur l'œuvre de... Carmen Calvo par Emmanuel Guigon	200

INTRODUCTION

L'exposition « Champlitte – Jicaltepec/San Rafael, l'écart absolu » au château de Champlitte propose un parcours atypique mêlant passé et présent, fonds permanents et collections temporaires afin de revenir sur « l'aventure » de ces hommes, partis au XIX^e siècle fonder une « colonie » sur les terres mexicaines.

À la manière de Charles Fourier et de sa méthode innovante, celle de « l'écart absolu et du doute absolu », qui consiste à prendre à rebours toute les idées reçues et tous les principes, l'exposition propose de retracer, à travers une section historique les origines du départ des colons, et de se pencher plus en détails sur la figure d'Étienne Bonaventure Guenot.

Homme aux multiples visages, tantôt visionnaire, tantôt figure autoritaire, qui est-il ? Présente-t-il des points communs avec Charles Fourier, dont il était contemporain ? Guenot était-il fouriériste ? Nous proposons de revenir sur leurs idées. Loin d'infirmier ou d'affirmer l'héritage fouriériste de Guenot, l'exposition livre différents points de vue qui permettent de faire un état des lieux des recherches sur ce personnage.

Du premier voyage en 1833 à la fondation de la colonie de Jicaltepec et son développement, il en ressort des thématiques fortes empruntent d'universalisme : le voyage / l'exil, le rapport à l'autre et enfin la question de l'utopie.

Ces trois thématiques se retrouvent dans une section contemporaine qui propose différentes pièces d'art contemporain chargées de questionner le visiteur. *Road to exil* de Barthélémy Toguon nous interroge notamment sur les conditions d'exil des migrants. Entre hier et aujourd'hui, cette barque fait le lien, crée un passage entre deux mondes.

Tel est le fil d'Ariane de cette exposition, créer, tisser des liens entre les œuvres et les hommes pour mieux revenir sur les réalisations passées (fondation de la colonie de Jicaltepec) et se projeter vers un ailleurs, vers de nouvelles expériences.

En écho à cette réflexion, l'œuvre *Passage* du sculpteur Denis Pérez introduit une déchirure dans le paysage du parc du château, pour interroger l'état d'esprit de « celui ou celle qui part pour un voyage qui se veut parfois sans retour, entre rupture et espoir ».

Une troisième section, intitulée Passerelles, rend compte d'une enquête ethnologique menée par l'ethnopôle « Réinventer les musées populaires ». Invités à prêter des objets pour l'exposition, des habitants d'« ici et là-bas » qualifient de diverses manières les échanges (passés, présents et futurs) tissés entre Jicaltepec, San Rafael et la Haute-Saône. Ils nous parlent tout à la fois : d'une expérience de migration (universelle ?) et de celle plus légère d'un voyage, d'un

lien puissant de parenté ou d'amitié, de l'invention d'un métissage, d'une relation marquée du sceau de l'économie voire de l'exclusion, de rêves d'un ailleurs et même d'un autre monde. Bref, parler du jumelage (évoquer son histoire et imaginer son futur), est-ce – selon les vœux d'Angela Davis – renverser des murs et tisser des ponts ?

Une ultime section dévoile un Parcours Fourier, atypique, au sein des collections permanentes du musée. Au gré des espaces scéniques dévoilant l'univers paysan du début du XIX^e siècle, des pièces contemporaines ponctuent la visite en proposant aux visiteurs une relecture des œuvres (anciennes et contemporaines).

C'est le cas notamment de *La Pomme* de Franck Scurti, une œuvre qui pose les rapports entre la création contemporaine, le patrimoine intellectuel et les enjeux socio-politiques du siècle de Fourier.

Quelques considérations sur l'immigration française en Amérique latine au XIX^e siècle

Pierre-Luc Abramson

Dans l'Atlantique, le XIX^e siècle se caractérise par d'intenses voyages entre les deux mondes, principalement de l'Ancien vers le Nouveau, l'immigration pour les Américains et l'émigration pour les Européens. Dès les années 1830, le phénomène est incontestablement favorisé par la navigation à vapeur et l'augmentation des tonnages. Cependant ses deux faces ont leurs raisons propres. L'Amérique anglo-saxonne comme l'Amérique latine sont également concernées, même si cette dernière, à la différence des États-Unis, n'a pas fondé ses mythologies nationales sur l'arrivée des immigrants en quête de liberté et de prospérité¹.

En ce qui concerne l'immigration vers le Brésil et l'Amérique hispanique, si l'on met à part l'importante émigration des Espagnols et des Portugais, qui prolonge celle des temps coloniaux, les francophones se taillent la part du lion, à peine doublés sur le tard par les Italiens, qui se dirigent en masse, et presque exclusivement, vers le Río de la Plata. Ces francophones proviennent eux-mêmes, dans une très large majorité, de deux zones géographiques : les hommes et les femmes des montagnes de l'Est Savoyards, Fracs-Comtois, Suisses romands et gavots de Haute-Provence, et les originaires du Sud-Ouest, Gascons, Basques et Aquitains. Les Alpes, le Jura, les Pyrénées et leurs piémonts respectifs, sont durs aux hommes et aux femmes, surtout quand ils se multiplient. Cependant, dans les années 1820-1860, l'émigration des Français vers le Nouveau Monde n'est pas comparable à ce que fut, un peu plus tard, celle des paysans du Mezzogiorno italien ou celle des Juifs d'Europe centrale. Certes, les terres de montagnes sont ingrates, mais il n'y eut, pour les pousser au-delà de l'Atlantique, ni persécutions religieuses, ni misère comparables à ce que connurent la Pologne ou l'Ukraine, la Calabre ou la Sicile. Pour mieux comprendre l'émigration française ou francophone, il faut également se

placer du point de vue des nouvelles nations issues, au début du XIX^e siècle, du démembrement des empires ibériques.

En effet, leurs gouvernements n'eurent d'emblée qu'une obsession : peupler leurs immenses déserts. Ce fut particulièrement le cas de gouvernements qui relevaient de la mouvance libérale car, dans l'ensemble, ils ne comptaient pas sur leur population indigène pour construire un État-Nation sur le modèle français. Même si, sur le papier, les Indiens reçurent la citoyenneté², leur importance économique et la considération sociale qui en découlait était nulle aux yeux des libéraux acquis au libre-échange et à la libre entreprise. Englués dans un collectivisme rural qui leur semblait dépassé, les Indiens étaient, selon eux, inaptes à la modernité comme à la démocratie. Ils encouragèrent donc l'immigration européenne, si possible française ou anglo-germanique, afin de « blanchir » leur population (c'est bien le terme qu'employaient les élites créoles), espérant importer de la sorte les comportements et les mentalités dernier cri en matière économique et intellectuelle, autrement dit les dernières modes françaises. Le gallicisme mental des élites créoles au pouvoir n'eut d'égal que leur détestation de l'héritage colonial, dont pourtant elles étaient issues. L'époque des vice-rois était à leurs yeux responsable de tous les maux qui accablaient leurs pays, car elle fut paternaliste à l'égard des Indiens, protectionniste sur le plan économique et jalousement catholique³.

L'immigration constituait donc une panacée, la clé de voûte de toute politique libérale dans l'Amérique latine du XIX^e siècle, ce que l'essayiste argentin Juan Bautista Alberdi (1810-1884) résuma d'une formule restée célèbre : « En Argentine, gouverner, c'est peupler. » Même si le cas de l'Argentine est particulier car peupler y signifiait d'abord dépeupler la pampa de ses indigènes, autrement dit les exterminer, la formule peut être généralisée à tous les États latino-américains. On alla jusqu'à recourir à la publicité mensongère pour recruter des immigrants. On se servit, par exemple, du mythe de l'inépuisable fécondité du Tropique pour appâter des paysans assoiffés de terres arables et fertiles pour nourrir leur famille. Ce fut notamment une des spécialités des « agences de colonisation » que le Brésil impérial et les libéraux hispano-américains entretenaient en Europe⁴.

Dans ce processus, un personnage émerge : l'*empresario de colonización*, l'entrepreneur de colonisation. Il s'agit d'un Européen, établi dans le pays depuis un certain temps et jouissant d'une certaine notoriété, par exemple un commerçant ou un médecin, qui reçoit du gouvernement du pays dans lequel il réside une vaste dotation de terres, qu'il paiera d'autant plus tard et d'autant moins cher qu'il réussira à y installer des colons. Leur nombre et les échéances de leur venue sont précisément stipulés dans le contrat, mais les moyens d'y parvenir et les formes juridiques de l'entreprise sont

laissés à l'appréciation de l'entrepreneur. Celui-ci peut, bien sûr, compter sur l'appui des agences de colonisation et des services diplomatiques des pays d'accueil, quand ils existent, car, jusque dans les années 1860, seuls le Brésil, le Mexique et l'Argentine avaient les moyens d'entretenir un tel réseau. Même si, à notre connaissance, le titre d'*empresario de colonización* n'a été employé qu'au Mexique, en Colombie et au Venezuela, ainsi du reste sous sa forme française qu'au Texas et en Louisiane, le personnage reste un des acteurs importants de l'histoire sociale et économique des pays d'Amérique latine jusqu'à la Première Guerre mondiale.

Dans ce tableau, le Paraguay occupe une place à part. Il ne s'agit pas de « blanchir » la population d'un pays aussi fortement indigène, au point d'avoir adopté la langue guarani, mais de la refonder, presque de la recréer. Pour se relever de la guerre d'extermination qu'avaient menée contre lui le Brésil, l'Argentine et l'Uruguay coalisés, connue sous le nom de Guerre de la triple alliance⁵, le Paraguay se trouva dans l'obligation de mener une politique particulièrement active de recrutement de colons, par tous les moyens, y compris les plus frauduleux. Néanmoins, sur place les gouvernements qui se succédèrent ne ménagèrent pas leur aide à ceux qu'ils avaient attirés dans l'aventure. La dépopulation était telle à la sortie de la guerre qu'il ne restait plus qu'un homme pour dix femmes – que les libéraux et même les conservateurs (*colorados* et *azules*) rivalisèrent de sollicitude envers les immigrants⁶. Ce ne fut pas tout à fait le cas partout. Néanmoins, puisque l'on désirait « blanchir » le pays, attirer, outre les Français, des colons suisses, allemands ou même scandinaves, il fallait lever un obstacle de taille et, dans ce cas, seuls les libéraux étaient à même de le faire. Il était nécessaire d'assurer aux immigrants et aux candidats à l'immigration le libre exercice de leur culte. Il fallait renoncer au catholicisme d'État et donc, changer nombre d'institutions. Il fallait séculariser les cimetières, le mariage, l'état-civil, laïciser l'école, le droit, les tribunaux, changer la constitution. Certes, le discours libéral, imprégné des idées des Lumières et inspiré par le modèle révolutionnaire français, impliquait à lui seul le combat pour ces évolutions. Cependant, l'impératif du peuplement fut un des enjeux les plus prégnants des nombreuses guerres civiles qui opposèrent libéraux et conservateurs. Toute victoire libérale était suivie de décrets sur l'immigration ou de lois sur les terres vierges, afin de les mettre à la disposition des futurs colons⁷.

Revenons maintenant aux côtés des hommes et des femmes qui quittaient le Vieux Monde pour le Nouveau. La recherche du mieux-être, d'un pain quotidien moins rude à gagner, sur des terres nouvelles que l'on imaginait riches et vides, où l'individu était censé s'épanouir librement et ne dépendre que de son travail, fut leur principale motivation. Cependant, l'homme ne voyage pas sans ses idées, voire sans ses préjugés, ni sans les

livres qui les consignent. Des idées qui, dans le cas d'une émigration, servent, la plupart du temps, à conforter les espérances et, souvent même, en changeant la nature. Or, les idées qui migrent avec les migrants, surtout français, à partir des années 1830-1835, sont souvent les dernières idées à la mode, issues des doctrines du socialisme dit « utopique »⁸. Il s'agit principalement des idées de Charles Fourier. Elles transforment l'espoir individuel en espoir collectif : fonder sur l'immense table rase (croit-on) du Nouveau Monde un monde social et politique harmonieux. Aux États-Unis et au Brésil, de véritables phalanstères sont créés/constitués, dirigés par des disciples directs de Charles Fourier. Ailleurs, en Argentine ou au Mexique, par exemple, toute communauté d'immigrants, dont le fonctionnement est collectiviste ou coopératif, tout groupe d'hommes ayant la prétention de contribuer à la transformation du monde par la valeur exemplaire de leur expérience communautaire, sera nommé « phalanstère ».

Par ailleurs, la pensée de Charles Fourier, même déformée, même atténuée, débarrassée de ses aspects les plus scandaleux pour l'époque⁹, mais portée cette fois par des créoles, des libéraux avancés et fascinés par la culture française, fut explicitement présente dans la vie politique et intellectuelle agitée des nouvelles républiques et de l'empire du Brésil, dans les années 1850-1870¹⁰. Au Mexique, le fouriérisme fut également présent en littérature, et ses partisans et adversaires s'affrontèrent par romans interposés¹¹. C'est dire l'importance qu'il a revêtue en Amérique latine. Plus tard, son influence sera remplacée par celle de la pensée libertaire. Il y eut des communautés d'immigrants anarchistes¹² comme il y eut auparavant des phalanstères, et des cercles libertaires de même qu'il y eut des groupes de lecteurs de Fourier et des publications fouriéristes.

Puisque nous écrivons pour le catalogue d'une exposition qui se tient au château de Champlitte, il faut évidemment se demander maintenant quelle place occupe dans ce panorama l'aventure de Stéphane Guenot à Jicaltepec, dans l'État de Veracruz au Mexique. Il nous semble, en tout état de cause, que ladite aventure ne cadre pas avec la catégorie que nous venons d'évoquer, celle des communautés d'émigrants inspirées par le socialisme utopique. En effet, l'affirmation de Jean-Christophe Demard, dans son livre *Une colonie française au Mexique, 1833-1926 : Río Nautla, étapes d'une intégration*¹³, selon laquelle l'entreprise de Stéphane Guenot fut un « phalanstère », une « communauté agricole élaborée à partir de la réflexion du socialiste Charles Fourier sur l'économie sociétaire », n'est pas fondée¹⁴. Elle n'est du reste étayée par aucun document, ce qui surprend dans cet excellent ouvrage parfaitement documenté. Même si, par hasard, un des nombreux frères de Guenot avait fait partie du cercle fouriériste

dijonnais – forcément après la fondation de l'établissement de Jicaltepec –, rien dans les statuts de l'entreprise, intégralement reproduits par Jean-Christophe Demard, ni dans son fonctionnement interne réel, que l'auteur décrit par le menu, ne laisse penser à une influence quelconque de la doctrine sociétaire sur les différents établissements fondés par Guenot et ses successeurs sur les rives du Río Nautla. Au demeurant, Guenot lui-même désignait son entreprise comme un « établissement rural et industriel » ou comme un « établissement colonial ». Elle fut même accusée d'être une entreprise « capitaliste et inhumaine » par le fils d'un colon dont le père était mort de fièvre jaune ; d'autres se plainquirent au consul de France d'être traités par Guenot « en esclaves de Saint-Domingue ». Et, précisons-le, ce n'est pas l'aspect financier de l'aventure, la constitution d'une Compagnie franco-mexicaine et l'émission d'actions (peu ou prou toutes les expériences socialistes communautaires en sont passées par là), qui la disqualifie comme phalanstère, mais d'autres traits qui doivent être mentionnés. D'abord, le fait que les colons ne sont pas les principaux détenteurs du capital : ils ne sont que simples salariés de la Compagnie et, plus tard, ils deviendront ses métayers ; ils devront également lui rembourser les frais de leur voyage, s'ils la quittent avant six ans et, une fois ce terme échu, ils recevront pour toute récompense un lopin de terre. En outre/Ensuite, aucun philanthrope n'apparaît dans cette entreprise pour la soutenir et la promouvoir, comme c'est le cas, prévu par Fourier, dans les premiers phalanstères des années 1830-1850 ; de plus, la rémunération égalitaire du capital, du travail et du talent n'est ni stipulée ni pratiquée ; et la fraternité, comme le désir d'exemplarité, ne sont jamais mentionnés par Guenot, qui préfère l'« émulation des travailleurs », ni par aucun de ceux qui l'accompagnèrent dans cette zone particulièrement humide et impaludée de la *tierra caliente* mexicaine¹⁵. Un dernier argument, nous semble-t-il, devrait suffire à lui seul, l'argument chronologique : le projet de Stéphane Guenot a été conçu en 1831-1832 et rendu public le 7 mars 1833¹⁶, alors que le premier phalanstère connu, la Colonie sociétaire de Condé-sur-Vesgre fut, lui, inauguré officiellement le 21 mars de la même année et préparé durant les douze mois précédents¹⁷. Compte tenu du fait que Guenot ne figurait certainement pas parmi les proches de Fourier, son établissement colonial ne saurait présenter la moindre influence de l'école sociétaire.

Il était sans doute nécessaire d'écarter une affirmation gratuite, mais avantageuse pour Guenot et son entreprise. Il n'en reste pas moins qu'elle représente une sorte de condensé ou de synthèse exemplaire du destin des émigrants français ou francophones en Amérique latine au XIX^e siècle. Commençons par le commencement : les candidats à l'émigration sont des ruraux issus des terres ingrates et trop peuplées du piémont des Vosges et du Jura. Il y eut également, à l'origine de cette affaire, un

véritable entrepreneur de colonisation, Guenot, qui, même s'il ne passa pas de contrat stipulant le nombre exact de colons qu'il devait faire venir, fut patronné, dès 1832, par le général Santa Anna, lequel passait à l'époque pour un libéral avancé. Les colons furent les victimes d'une publicité mensongère : ils ne trouvèrent sur place ni « admirable fertilité des terres »¹⁸, ni salubrité, ni calme. Au contraire, la colonie connut de très graves problèmes sanitaires et fut durement frappée par les épidémies et les maladies endémiques. Elle ne fut pas non plus, malgré le soutien des autorités consulaires françaises, à l'abri des répercussions d'une vie politique locale particulièrement agitée et violente. Comme toutes les colonies d'immigrants, elle eut sur place des protecteurs et, par voie de conséquence, des ennemis. De même son histoire fut jalonnée de problèmes de recrutement et de financement, de conflits en tout genre, d'expulsions, de sécessions, de départs et d'abandons. Bref, aucune des vicissitudes et tribulations de l'aventure migratoire des Français en Amérique latine ne lui fut épargnée.

Il n'est pas jusqu'au long maintien du dialecte franc-comtois parmi les colons du Río Nautla, jusque dans les années qui précédèrent la Révolution mexicaine, qui ne soit caractéristique de la situation sociolinguistique de ces groupes d'immigrants encerclés par une langue étrangère et donc éloignés du parler normatif de leur patrie d'origine¹⁹. Le même phénomène se produisit pour le dialecte gavot des Barcelonnettes du Mexique²⁰, ou pour le rouergat des Aveyronnais de la pampa argentine²¹. Alexis Peyret (1826-1902), ancien quarante-huitard et disciple de Proudhon, qui mourut à Buenos Aires et fut « inspecteur du gouvernement [argentin] pour les colonies de peuplement français » – c'était son titre exact –, n'est-il pas considéré, aujourd'hui encore, comme un des meilleurs poètes s'exprimant en gascon de l'âge moderne²² ?

Au bout du compte, et malgré leur attachement à leur contrée d'origine, les immigrants français en Amérique latine se sont fondus dans la population locale, à travers bien des aléas. Deux ou trois générations furent souvent nécessaires. La plupart avaient tenté l'aventure de façon collective et parfois – nous l'avons dit – de façon collectiviste. Quant à ceux qui partirent seuls, ou en famille, il est impossible de retracer leur destin, sauf s'il s'agit de réfugiés politiques, qui ne cessent jamais leurs activités intellectuelles. Quoi qu'il en soit, l'intégration est toujours le résultat de circonstances individuelles infiniment diverses. Elle dissout les groupes d'origines et les solidarités collectives pour créer de nouveaux liens familiaux, de nouvelles solidarités, au sein de la société qui accueille. Il est un signe fréquent et hautement symbolique de ce passage : porter un enfant sur les fonts baptismaux. *Ipsa facto*, l'immigrant cesse de l'être. Il devient le compère (ou elle devient la commère) d'un créole, d'un métis

ou d'un Indien et il/elle entre dans les liens et les compromissions d'un nouveau clan.

L'immigration française fut en général bien acceptée, malgré les réticences des milieux conservateurs qui avaient tendance à diaboliser tout ce qui venait du pays de Voltaire et de Rousseau. Elle a contribué, dans un continent déjà globalement métis, à la diversification ethnique de la population (l'onomastique familiale en porte les traces) et au cosmopolitisme de la culture latino-américaine. Les élites économiques et intellectuelles de ces pays lui doivent, aujourd'hui encore, une partie de leur notable ouverture d'esprit et de leur grande curiosité pour tout ce qui vient de l'étranger et, bien sûr, leur persistante francophilie. Ce n'est pas là le moindre de ses mérites. Il n'en reste pas moins qu'il faut maintenir vivant le lien entre ancienne et nouvelle patrie, ainsi que le souvenir de cette aventure humaine tissée de réussites et d'échecs, de joies et de souffrances, ce à quoi – nous a-t-on dit – s'emploie utilement le département de la Haute-Saône.

1. Nous pensons évidemment au très célèbre poème d'Emma Lazarus, *The new colossus*, gravé sur le socle de la statue de la Liberté pour célébrer l'arrivée de plus de vingt millions d'immigrants qui abordèrent l'Amérique à Ellis Island.

2. On les nomma alors, durant un temps, « *los antes llamados indios* », « les ci-devant Indiens ».

3. Dans les nouvelles républiques hispano-américaines (la question se présente différemment au Brésil), les conservateurs sont, dans l'ensemble, les héritiers de la politique sociale, économique et religieuse de la Couronne d'Espagne. Par ailleurs, il exista quelques libéraux « indigénistes ». Ils sont, dans les pays andins notamment, les précurseurs des mouvements progressistes et révolutionnaires de la seconde moitié du XX^e siècle.

4. Le cinéaste allemand Edgar Reitz, dans la première partie de sa série télévisée *Heimat*, présentée sur la chaîne Arte en 2015, met en scène l'action de l'agence coloniale brésilienne qui, en 1842-1845, cherchait à attirer outre-Atlantique les paysans pauvres du Hunsrück rhénan. Le recruteur est, à juste titre, présenté comme un bateleur de foire.

5. Cette coalition fut encouragée par la Grande-Bretagne pour mettre fin à la tentative de développement autocentré du Paraguay, qui cherchait à se maintenir à l'écart de l'emprise économique anglaise. Cette guerre inégale dura de 1864 à 1870 et les Paraguayens y firent preuve d'un héroïsme désespéré.

6. Voir notre ouvrage *Mondes nouveaux et Nouveau Monde, les utopies sociales en Amérique latine au XIX^e siècle*, Dijon, Les presses du réel, 2014,

au chapitre 4 de la III^e partie, intitulé « La Nouvelle Australie ». Le cas de cette communauté d'immigrants australiens est loin d'être unique.

7. Par exemple, au Mexique, les lois sur la colonisation des terres vierges promulguées par le président Ignacio Comonfort, après le retour des libéraux au pouvoir ; en Argentine, les lois sur l'immigration du président Justo José de Urquiza, adoptées après sa victoire sur Rosas ; ou encore la constante politique d'ouverture à l'immigration de l'empereur du Brésil Pierre II, dès qu'une majorité parlementaire libérale la lui permettait.

8. Nous ne discuterons pas ici le concept de socialisme utopique, inventé par Marx et Engels afin d'instaurer une différence radicale de nature entre leur pensée et celles de leurs prédécesseurs. Nous préférons, quant à nous, l'expression « socialisme romantique », qui a l'avantage de les englober, eux qui furent dans leur jeunesse des poètes romantiques exaltés, dans une catégorie générale.

9. Le texte de Charles Fourier, *Le Nouveau Monde amoureux*, ne fut édité qu'en 1967, par les soins de Simone Debout-Oleszkiewicz. Auparavant, il circulait sous le manteau. Néanmoins, on pouvait lire une version moins radicale de sa pensée sur la réforme des mœurs dans sa *Théorie des quatre mouvements*, plus facilement accessible.

10. Les événements révolutionnaires parisiens de 1848 eurent également de violentes répercussions outre-Atlantique. Nous consacrons la deuxième partie de notre ouvrage déjà cité à l'étude des révolutions quarante-huitardes en Nouvelle-Grenade, au Chili, au Río de la Plata et au Brésil.

11. À ce sujet, nous renvoyons à notre article « Fouriérisme et roman au Mexique à travers *La Quinta modelo* de José María Bárcena, *El Monedero* de Nicolás Pizarro Suárez y *La Navidad en las montañas* d'Ignacio Manuel Altamirano », in *Le Mexique de l'Indépendance à la Révolution, 1810-1910*, Paris, L'Harmattan, 2011, p. 177-186.

12. La plus célèbre des communautés libertaires fut La Cecilia, établie au Brésil, dans le Paraná, durant les années 1890. Elle a fait l'objet de nombreuses études dont les mieux documentées sont celles d'Isabel Felici, d'un roman et d'un film, *La Cecilia*, de Jean-Louis Comolli, qui sortit en salles en 1976.

13. Jean-Christophe Demard, *Une colonie française au Mexique, 1833-1926 : Río Nautla, étapes d'une intégration*, Langres, Dominique Guéniot éditeur, 1999. Nous nous appuyons, pour nos analyses, sur ce livre fondé sur un travail d'archives irréprochable.

14. Jean-Christophe Demard, *op. cit.*, p. 13 (le mot « phalanstère » est même souligné).

15. *Ibidem*, p. 10, 18, 19, 25 et 28 (p. 19 et 28 pour les accusations portées contre Guéniot par plusieurs colons). Voir aussi, p. 263 *et sq.*, le texte des statuts de la Compagnie franco-mexicaine.

16. *Ibidem*, p.10.

17. Jonathan Beecher, *Fourier*, Paris, Fayard, 1993, p. 476.

18. Jean-Christophe Demard, *op. cit.*, p. 19 (témoignage du consul de France à Veracruz).

19. *Ibidem*, p.254-255.

20. On nomme « Barcelonnettes », au Mexique, les immigrants français en provenance de la ville du même nom, dans le département des Alpes-de-Haute-Provence. Ils furent nombreux et occupèrent, à la fin du XIX^e siècle, une place éminente dans le commerce. Plusieurs firent fortune. Nous avons rencontré, en 1970, dans le nord du Mexique, un vieux Barcelonnette qui croyait s'adresser à nous en français, alors qu'il le faisait en provençal. Nous renvoyons sur le sujet à Patrice Gouy, *Pérégrinations des « Barcelonnettes » au Mexique*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1980, et à l'ouvrage collectif *Les « Barcelonnettes » au Mexique : récits et témoignages*, Barcelonnette, Sabença de la Valeia, 2004.

21. À Pigüé, l'usage de l'occitan s'est conservé jusque dans les années 1960. Voir Jean Andreu, *Les Aveyronnais dans la pampa, fondation, développement et vie de la colonie aveyronnaise de Pigüé, de 1884 à 1902*, s. d.

22. Alexis Peyret est l'auteur d'un important témoignage sur la vie des colonies d'immigrants français en Argentine : *Una visita a las colonias de la República argentina*, Buenos Aires, Imprenta Tribuna nacional, 1889, 2 vol. Il a publié également une version française de ce texte : *Une visite aux colonies de la République argentine*, Paris, Imprimerie typographique de P. Mouillot, 1889. Quant à son œuvre poétique, signalons qu'un de ses poèmes en gascon a été mis en musique et chanté par Marcel Amont.